

SOPHIE NAULEAU

LA VIE CAVALIÈRE

récit

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

LA MAIN D'OUBLIES (frontispice d'Ernest Pignon-Ernest), *Éditions Galilée*, 2007.

UN VERBE À CHEVAL. La poésie équestre d'André Velter dans le sillage de Bartabas, *L'Atelier des Brisants*, 2008.

LA VOIE DE L'ÉCUYER. Académie du spectacle équestre de Versailles (photographies d'Alfons Alt), *Actes Sud*, 2008.

LA VIE CAVALIÈRE



SOPHIE NAULEAU

LA VIE
CAVALIÈRE

Frontispice d'Ernest Pignon-Ernest

récit

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente exemplaires sur vélin rivoti
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 30.*

À l'homme de cette vie, le seul et l'unique.

*Et à Sylvain, mille coudées au-dessus du
commun des mortels.*

Tchouang-tseu a écrit lumineusement :
La vie de l'homme entre le ciel et la terre
est comme un cheval blanc qui franchit une
gorge : un éclair.

PASCAL QUIGNARD
Les désarçonnés.

Sentir un autre cœur soudain battre tout contre sa cheville. Un cœur second, à une main du creux de l'épaule gauche comme le cœur des humains. Mais un cœur plus allant. Plus sauvage. Plus vibrant. Dix fois plus généreux et mille fois plus fougueux. Si vite effarouché pourtant. Un cœur de fauvette affolée que l'on voudrait pouvoir apaiser d'une caresse. Un cœur de guerrier à jamais indompté. D'un calme invincible et tout à coup en tempête. Pour un rien, un bruit ou une biche invisible en alerte. Sans cesse sur le qui-vive. Capable de vous tuer aussi innocemment que de vous changer la vie. Voire de vous la sauver.

Rares sont ces moments de grande chamade, présentant le danger : tornade, feu follet autant que sanglier. Mais il suffit d'un jour avoir prêté l'oreille à ce tocsin cognant à votre jambe pour savoir définitivement que ce cœur que l'on aime à chevaucher hardi, si gros et vaillant soit-il, est celui d'une âme infiniment sensible. Et que c'est là que se situent le rêve et la prouesse fugitive, à

chaque seconde remise sur le métier, des deux corps un instant devenus centaure. Car tenter de ne faire qu'un avec son cheval, tour à tour le meilleur de chacun, est un perpétuel bras de fer avec l'impermanence. À ce jeu mouvant, d'entente et d'équilibre, la force ne peut rien. Ni les mots qui transportent.

Ce sont souvent des noces secrètes, celles que l'on partage avec un cheval. Mais cet amour, en dépit du plaisir à piller Camus, s'accommode mal de nos villes. Il lui faut plus d'horizon et moins de macadam. Plus de terre, de plein ciel, d'échappées, de sous-bois, de clairières, de lointains, d'herbes folles ou de moulins à vent. Certes une poignée d'écuries de guet royal, déchu en garde républicaine, résiste à l'empressement et au prix du mètre carré citadin. Elle est hélas le privilège de quelques-uns, dont la tenue policée contrecarre tout espoir d'en être. Il y a belle lurette que l'uniforme militaire ne fait plus rêver les amazones délaissées ou les jeunes filles en fleurs. Le prestige cavalier s'en est allé ailleurs.

Saumur déserté n'est plus que l'ombre d'un souvenir, le grand manège des écuyers à l'abandon, triste de décrépitude et d'eau de pluie, les tribunes menaçant de dégringoler sous la crasse et le poids de l'absence, les boxes du général Decarpentry et du commandant Margot dignes du plus navrant des clubs hippiques, le charme de la gigantesque carrière ombragée du Chardonnet chagrin d'avoir été changé en parking. Les muscles bodybuildés sous leurs treillis de camouflage ont remplacé la valse des

robes alezanes et baies. Quant aux Haras nationaux, feu royaume des saillies d'exception et des étalons fringants, on les condamne à l'encan dès qu'ils sont bien situés. Jadis a fait son temps et la cité contemporaine n'a que faire des hennissements qui coûtent cher et ne gagnent plus les guerres. Nulle nostalgie des places d'armes ni des carabiniers, mais il est permis de regretter que l'Occident n'ait pas l'esprit plus inspiré en matière de réincarnation cavalière.

Il reste cependant dans Paris une rue où respirer encore, par-delà l'immense appareillage de pierres de Bourgogne, l'odeur reconfortante du crottin. C'est à deux pas de la Seine, la rue de Sully, où le bruit de la paille fraîche traverse les murs de briquettes beiges et le châssis de fer cintré des hautes fenêtres à soufflet. Pour qui désespère en la capitale du temps de la cavalerie ou sent monter en soi le blues chevaleresque, il n'est qu'à s'en venir traîner ses guêtres à l'est du Quartier des Célestins. Derrière le bossage rustique, extrait du canton de Nuits-Saint-Georges, se cache une thébaïde où vivent des chevaux dont l'écho, même à l'aveugle et en sourdine, continue d'enivrer. Le voisinage se plaindrait d'ailleurs des fumées de la vieille forge, dans laquelle les maréchaux créent toujours, un à un, chaque fer, au rythme d'un seul client par jour. Pour ma part, malgré mes nombreuses allées et venues, en plus des heures passées en face à la bibliothèque de l'Arsenal, je n'ai jamais eu la chance d'entendre sonner cette enclume mystérieuse — au moins aussi précieuse que la cloche de

Batoche rendue, après plus d'un siècle d'exil, aux métis des prairies canadiennes.

Ce sont souvent d'intenses sensations silencieuses, celles qui vous unissent à un cheval. Bien sûr, on peut pratiquer l'équitation comme on fait du VTT, du macramé ou de la peinture sur soie, le dimanche, pour se dépenser, se détendre ou juste se changer les idées. On peut même y prendre beaucoup de plaisir. Mais je ne parle pas ici de ce genre de loisir. Ni même de la passion des chevaux qui rassemble des millions d'adeptes assidus de par le monde. Je parle d'une vie tout entière accordée à cette aspiration cavalière, dans toutes ses perspectives, alchimies et extensions insoupçonnées. Vocation réinventée. Aimantation multiple. Vaste polysémie des possibles, tel un caravansérail ouvert de toute part, où les contraires trouvent enfin à se réconcilier : le calme et la vitesse, le panache et l'humilité, l'action et la méditation, l'inconnu et le familier, la chute et l'exaltation, le sexe et la conscience, l'éveil et l'insolence, l'inouï et le journalier, l'exponentiel et le singulier, l'éphémère et le répétitif, l'effort et la joie, l'instinct et le sacré, le courage et la crainte, la mort et le sublime, les larmes et le désir, le doute et le succès, l'intime et l'étranger.

Je parle d'une vie où tout peut être pensé à l'aune de ce viatique cavalier. D'une vie engagée où chaque jour est à reconquérir. Chaque matin à réactiver. Chaque midi à recentrer. Chaque nuit à désensabler. Ce n'est pas toujours un combat de titan. Ni même une tentative

désespérée. La plupart du temps c'est un enchantement simple, la saveur d'un nouvel accomplissement comme d'une pomme croquée, la satisfaction d'infimes victoires ensoleillées. Mais pour atteindre à ce présent décuplé, à cette douceur vitale qui transmue le plomb en plume et le tragique en beauté, il faut oser la tangente. Fuir les destins tout faits, dévier de la voie royale tracée par la bonne pensée et la société, refuser les carrières clés en main, s'échapper y compris des parfaites allées cavalières. S'entêter à s'offrir une autre destinée. Une fois les fausses sirènes de la réussite au loin, vous aurez d'autres chats à fouetter que de dire oui au premier prétendant venu, avec mariage, enfantements et oubli de soi pour avenir certifié. Vous verrez naître d'autres espérances et des promesses plus vivifiantes que celles, allouées en blanc et en moult exemplaires, du livret de famille.

Je veux être cavalier comme mon père, répétait le pauvre Gaspard Hauser, dans les rues de Nuremberg, le 28 mai 1828, bien avant d'être chanté par Verlaine emprisonné, puis Georges Moustaki. Moi qui ne suis ni calme ni orpheline, quoique née en ce mois de Pentecôte, je veux être tel ce *Chevalier délibéré* qu'aimait à lire Charles Quint — des Flandres jusqu'en Estrémadure. Messire de Bourgogne dont le destrier s'appelloit *Vouloir*, Olivier de La Marche mit la dernière main aux huitains de son traité *sur la fin d'avril 1483, tout errant* et menant *bataille mortelle*. Il aura passé comme écrit et monté, diligemment et *chevalleureux*, obéissant à son *bon ange*, aux francs octosyllabes comme aux mœurs de son siècle. Mais il y a beau

temps que l'espèce magnanime d'*El Caballero determinado* s'est éteinte. Voilà de l'histoire périmée aux yeux de nos semblables, démodée comme une cotte de mailles, surannée comme ce français d'antan, plein de *y*, d'esperluettes et de consonnes redoublées. Bien moins sensationnelle que ces clades de dinosaures disparus. Même l'«ingénieur hidalgo» est mort dans son lit, reniant devant notaire sa folie et tous ses livres de chevalerie. C'était à l'aube du xvii^e. Et Cervantès de nous la jouer en traître, à nous faire tourner nous, naïfs lecteurs toujours épris d'errance et de légendes vraies, *in fine*, en bourrique. Volte-face ultime, révoltante de vilénie et de moralité, dont je ne veux me ressouvenir.

Nous avons donc changé de millénaire, remisant rondaches et armures, et par bonheur n'avons plus à guerroyer pour demeurer dignes de nos devises. Plus même à passer la moitié de nos vies le cul sur la selle à voir du pays. Alors quel sens cela a-t-il de se forger un destin indocile, qui plus est d'amazone? De prétendre s'accomplir en marge du règne de l'actualité, de la finance ou de la politique, qui nous gouverne tous?

Ni plus ni moins que le sort éphémère d'un coquelicot fébrile ou le vol stationnaire à l'affût d'un faucon crécerelle. Ce n'est pas nier la réalité du monde ni vivre en individualiste nanti. Les plus immobiles ne sont pas toujours ceux que l'on croit. De même des inutiles, des puissants, des simples ou des favorisés. Chacun est libre de tâcher un peu de se désaliéner. Quitte à militer en

silence. Ou vivement à deux. On peut préférer un unique poème à cent chaînes d'informations en boucle. Rêver une vie qui ne soit pas cotée en Bourse. Qui ne vaille rien face aux dents longues des arrivistes. Renoncer au pouvoir pour essayer, le temps de quelques dizaines d'années, d'être à soi-même sa propre lumière. Jusqu'à souhaiter mourir les yeux grands ouverts. Au risque de donner raison au reproche ancien des vôtres, vous traitant, dès l'enfance, d'asociale.

Et quand bien même tout serait perdu, fors l'honneur, il nous reste nos chevaux et la fougue des mots qui ne meurent pas. Ainsi du Russe Ossip Mandelstam s'exclamant, dans son *Voyage en Arménie* traduit par André du Bouchet : *Quel est le temps où tu désires vivre ? Mon désir est de vivre à l'impératif, participe futur, voix passive — au « devant être ». Tel est mon vouloir. Telle, ma joie. Il y a là comme un honneur équestre, honneur de basmatch et de cavalier. Telle est précisément la joie que je trouve au glorieux gerundivus latin. Ce verbe à cheval.*

À chacun son éloge : Virgile, *la vie champêtre*. Érasme, *la folie*. Montaigne, *la fréquentation du monde*. Blaise Cendrars, *la vie dangereuse*. Saint-John Perse, le pluriel de l'enfance et des îles sous le vent. René Char, *cette Soupçonnée, la seule qui garde force de mots jusqu'au bord des larmes*. Sylvain Tesson, *l'énergie vagabonde*. L'ombre pour Tanizaki ou l'amour pour Jean-Luc Godard, à chacun son credo. Aux marins au long cours la vie hauturière,

aux funambules la vie sans filet, aux solitaires la vie secrète, aux aviateurs la vie frôlant la stratosphère, aux comédiens la vie démesurée, aux écrivains la vie d'intangible chimère, aux artistes la vie d'étoile filante, aux toreros la vie d'énergie téméraire, aux poètes sans pareils *la vie en dansant...*

À chacun son théorème ou son karma, et à moi la vie cavalière.

Il est au moins aussi réconfortant que déroutant de constater que ce ne sont pas les meilleurs cavaliers qui vivent le plus cavalièrement. C'est à tomber de haut, comme à découvrir, entre Everest et Kanchenjunga, que tous les grands alpinistes n'ont pas forcément l'esprit aussi élevé que leurs millions de globules rouges. Il ne suffit donc pas, alors que j'envie comme tant d'amateurs leur tact et métier fabuleux, de sauter le plus haut du monde ni de monter le plus divinement de la terre pour tutoyer les dieux. Prenons Marcus Ehning, qui enchaîne les parcours d'obstacles les plus impressionnants de la planète avec autant de rondeur cadencée, preste et fluide, qu'une impossible partita de Bach. Cet Allemand réservé, dont la main moelleuse et sûre émerveille, dont le style souple et impassible éblouit, dont chaque monture, à la fois puissante et féline, intimide de tant d'osmose délicate et taiseuse, eh bien ce centaure magnifique n'a, semble-t-il, jamais entendu prononcer le nom de Rainer Maria Rilke, si ce n'est ce jour de mars parisien où, sous l'immense verrière céleste du Grand Palais, je

lui ai tendu un exemplaire des *Sonnets à Orphée*, tout en lui proposant la lecture du onzième. Je pensais tenir là un sésame possible via la langue de Goethe que je ne parle guère.

*Regarde au ciel. N'y vois-tu pas le « Cavalier » ?
Comme cette empreinte en nous étrangement gravée,
cet orgueil de la terre...*

Il a jeté l'éponge dès le deuxième vers, ignorant le second quatrain qui me semblait si incroyablement accordé à son art magicien :

*Pareille nature, et déchaînée, et réfrénée,
n'est-elle pas toute en nerfs celle de l'être ?
Voie et volte. D'une seule pression l'accord va naître.
À nouveau l'étendue. Et les deux ne sont qu'un.*

*Mais le sont-ils ? Ou le chemin qu'ils font ensemble,
ne l'ont-ils donc pas en pensée et l'un et l'autre ?
Déjà table et prairie les séparent et les laissent sans nom.*

J'étais déçue, presque vexée, de le voir renoncer bien avant l'ultime tercet sublime :

*La constellation des étoiles est elle aussi une imposture.
Un instant pourtant nous sommes heureux de croire
en cette figure. Et cela nous suffit.*

Sans doute lui en demandais-je trop, au débotté, tandis qu'il tuait le temps entre deux grands prix, en bottes

de cuir Königs et pantalon blanc. Peut-être s'est-il senti en pays trop étrange pour accepter de dire ces strophes venues d'ailleurs, dans sa propre langue, à mon micro de France Culture. À l'évidence la présence à sa droite de son jeune collègue suisse Steve Guerdat, qui allait décrocher l'or olympique à Londres moins de cinq mois plus tard, mais qui pour l'heure pouffait tel un écolier face à ma demande, qui n'était ni photographie de midinette ni autographe griffonné, ne l'a pas encouragé.

Si seulement Marcus Ehning savait combien ses tours possèdent les attributs d'un suave et parfait sonnet ! Combien ses foulées, déliées, régulières et ardentes, se déroulent tels les douze pieds d'un alexandrin racinien : *Que le jour recommence et que le jour finisse*. Combien chaque abord apparaît majestueusement réglé, comme une rime espérée qui ne cesse d'étonner. Combien ses courbes serrées dessinent d'infinis et subtils enjambements... Mais peut-être ne faut-il pas semer trop de métaphores et d'hémistiches dans les rouages du jumping, afin que l'idée ne vienne pas à nos athlètes de haut vol de se retourner soudain sur Eurydice.

Il est des champions qui ne sont bons qu'à ça, Dieu merci, comme disait Samuel Beckett. Et tant pis pour Orphée, qui doit se contenter de léguer son nom à des bataillons de poulains à peine sortis du ventre de leur mère, tous les vingt-deux printemps.

Rilke était-il bon cavalier ?